

« Traces d'étoiles »

Bernard Lavoie

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, B. (1992). Compte rendu de [« Traces d'étoiles »]. *Jeu*, (63), 170-171.

L'aménagement de l'espace scénique, avec la multiplicité de lieux que la pièce propose, posait un défi de taille pour une compagnie dont les budgets sont certainement modestes. On ne peut donc que féliciter Carole Paré d'avoir réussi à présenter une scénographie reconstituant plusieurs scènes dans le goût des années 1940. Par contre, il faut souligner le manque d'homogénéité de ce concept. Alors que le salon de la famille Désilets à l'époque des Fêtes évoquait l'image d'une carte de Noël, ébauche tout à fait intéressante qui aurait pu s'étendre à l'ensemble du dispositif scénique, celui de Marie-Ange et Germaine Lachance était empreint d'un réalisme banal, plus télévisuel que théâtral. D'autres lieux étaient simplement évoqués comme si la scénographe n'avait pu (toutes les raisons sont possibles) pousser plus loin sa recherche. La mise en scène, d'ailleurs, n'aidait pas, offrant une mise en place sans invention, étriquant certaines scènes dans leur environnement ou faisant preuve d'un manque de rigueur difficilement acceptable pour une compagnie de ce calibre. Cette production avec ses qualités et ses défauts m'a rappelé celles de compagnies moins professionnelles qui, quelquefois, cherchent à aller au-delà de leurs moyens ou de leurs capacités, laissant alors au spectateur un sentiment de sympathie et un arrière-goût de regret. Heureusement, la performance exceptionnelle de Simone Chartrand faisait de *Tit-Cog* un spectacle qui valait la peine d'être vu.

Jean-Louis Tremblay

«Traces d'étoiles»

Texte de Cindy Lou Johnson; traduction : Maryse Warda. Mise en scène : Pierre Bernard; décor : Daniel Castonguay; costumes : Méridith Caron; conception musicale : Catherine Gadouas. Avec Sylvie Drapeau (Rosannah Deluce) et Luc Picard (Henry Harry). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 16 mars au 1^{er} mai 1992.

Un bon moment de théâtre

Il est nécessaire d'apporter quelques nuances à l'unanimité dithyrambique de la critique en ce qui concerne *Traces d'étoiles*. Non pas que le spectacle monté par Pierre Bernard ne mérite pas la réception populaire qu'il a obtenue, bien au contraire, mais la critique a eu le superlatif facile, et il faut rectifier certaines exagérations.

Traces d'étoiles de Cindy Lou Johnson est une œuvre typique de la dramaturgie régionale américaine. Elle prend ses sources dans un absurde du quotidien à la Albee, emprunte à la mouvance, à la violence et à l'étrangeté de Shepard, et utilise une verve à la Mamet. C'est une pièce à recette comme tant de ses semblables écrites aux États-Unis. On y mêle errance et exotisme, on y oppose des névroses, on y confronte des personnalités, les laisse se déchirer, s'appriivoiser et, bien entendu, en conclusion on les laisse s'unir. Les Américains ont renouvelé de façon absurde et violente la pièce bien faite du XIX^e siècle et le texte de Johnson ne fait pas exception à cette pratique.

Une femme partie du désert se retrouve chez un inconnu au fin fond de l'Alaska. Elle a été prise de panique à l'intérieur de l'église immédiatement avant la célébration de son mariage, s'est engouffrée dans sa voiture et s'est dirigée plein nord sans s'arrêter (sauf pour faire le plein) sur

Traces d'étoiles de Cindy Lou Johnson. «Une femme partie du désert se retrouve chez un inconnu au fin fond de l'Alaska. [...] Elle brusque le quotidien de cet ermite qui craint l'amour, facteur de destruction de l'âme humaine.» Photo : Yves Richard.

des milliers de milles. Elle ne sait pas pourquoi, elle est maintenant sous le même toit que ce cuisinier de plate-forme de forage qui vit en reclus. Elle brusque le quotidien de cet ermite qui craint l'amour, facteur de destruction de l'âme humaine. De cette situation naît un dialogue serré qui culmine dans l'union des deux personnages.

Pierre Bernard a dirigé sobrement Sylvie Drapeau et Luc Picard qui, malgré leur excellente complicité, demeurent des Américains fort peu probables. Le texte force les acteurs à s'enfermer dans un jeu imprécis où l'image de l'étrangeté est plus forte que la détresse qui la génère. Ils sont étranges, certes, mais ils n'émeuvent pas.

Malgré une tempête de neige réussie, l'espace monumental (une cabane à la perspective difforme), donne une vision redondante de l'instabilité des personnages. De plus, les besoins naturalistes de la pièce (on y boit du café, on y mange, on s'y lave les mains) contribuent à affaiblir la force métaphorique de l'espace.

Le metteur en scène et son équipe ont accompli un travail admirable. Les choix sont clairs et la production possède une puissance qui permet de passer un bon moment de théâtre. Le succès du spectacle dépend plus de la force et de la cohérence de l'équipe de production que de la qualité de la fable exposée. Car le texte, si l'on omet la situation, demeure d'un prévisible ennuyant.

Bernard Lavoie

